

Le carnet secret de Mary Wallace

Amarante

*Cette collection est consacrée aux textes
de création littéraire contemporaine francophone.*

*Elle accueille les œuvres de fiction
(romans et recueils de nouvelles)
ainsi que des essais littéraires
et quelques récits intimistes.*

*La liste des parutions, avec une courte présentation
du contenu des ouvrages, peut être consultée
sur le site www.harmattan.fr*

Laurent Dedryver

Le carnet secret de Mary Wallace

Roman

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2012
5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-99619-9
EAN: 9782296996199

Pour Florence, Julie et Romane

Remerciements

L'auteur tient particulièrement à remercier :

- Mme Isabelle Raymond qui l'a aidé de ses précieux conseils.
- Mr Padraic Reaney qui a eu la gentillesse de l'autoriser à utiliser une de ses peintures – *Fleeing the Famine* – comme première de couverture.
- Florence, Julie et Romane pour leur soutien.

1^{re} PARTIE

La calamité qui nous a frappés est sans doute l'œuvre de Dieu, en tant qu'elle a détruit toute une récolte ; mais c'est évidemment aussi l'œuvre de l'homme, en ce que c'est à l'imprévoyance, à l'aveuglement, à la négligence de l'homme que nous la devons.

Times, 1847

LE jour où Aisling reçut un coup de fil de Maître Perry, notaire de Sligo, elle se trouvait au domicile de ses parents. Elle avait quitté Belfast la veille et roulé dans sa vieille Mini jusqu'à Gaillimh, comme elle aimait appeler la capitale de la province du Connaught, plus connue dans le reste du monde sous le nom de Galway. Le nom de la ville, prononcé en gaélique, résonnait à ses oreilles comme une douce musique. Là, elle oubliait pour un temps la guerre que menaient depuis des siècles nationalistes et loyalistes en Ulster. Le Nord, en ce début des années quatre-vingt-dix ne connaissait pas la même escalade de violence et de haine qui, dix ans plus tôt, avait poussé les prisonniers politiques à refuser toute nourriture et à mourir de faim dans leurs cellules, mais la situation restait tendue et la vie dans cette province ne ressemblait en rien à celle des autres pays européens. Les attentats étaient fréquents et la mort rôdait dans les rues de la capitale nord-irlandaise. Aisling aurait tout fait pour éviter de se retrouver au milieu des bombes des terroristes des deux camps, mais lorsque sa nomination arriva dans sa boîte aux lettres et lui annonça son affectation pour l'école des Christian Brothers dans l'ouest de la ville, en haut de la longue Glen Road, elle se vit contrainte d'accepter le poste. La bâtisse, triste et austère, renvoyait la couleur des ciels souvent tristes de Belfast et lors des matins d'hiver froids et mélancoliques, il semblait que les nuages étaient descendus jusqu'à terre pour envelopper de leur grisaille les murs de cette école.

Aisling allait alors sur la trentaine, avait vécu jusque-là de petits boulots sans avenir avant de reprendre ses études et de réussir brillamment son concours de professeur. Elle enseignait donc maintenant l'irlandais et le français à des garçons (peu d'écoles étaient mixtes alors) qui résidaient pour la plupart dans les quartiers de Falls, Ladybrook ou Andersonstown, d'où l'IRA recrutait la plupart de ses membres. Lors de ses premiers cours, elle ne pouvait s'empêcher de penser que ces enfants qui se tenaient devant elle, tout comme leurs parents et grands-parents d'ailleurs, n'avaient jamais eu l'occasion de voir leur pays en temps de paix ! Elle abhorrait cette situation et les dirigeants politiques qui maintenaient le pays dans la peur, et elle en voulait au gouvernement de Londres qui s'acharnait à maintenir en son sein ces six comtés qu'il finirait bien par perdre un jour. Mais d'ici là, du sang, des milliers de litres de sang supplémentaires teinteraient de rouge le sol du territoire nord-irlandais.

Aisling avait ses raisons pour ressentir autant de haine envers l'occupant, et elle souhaitait le départ des troupes britanniques mais, comme la plupart des gens, elle commençait à douter. L'Irlande du Nord serait-elle libre un jour ? L'Ulster serait-il un jour rattaché à la République ? L'histoire du pays semblait vouée au malheur, aussi ne se faisait-on guère d'illusions.

À la cinquième sonnerie, elle décrocha.

- Allô, ici Maître Perry, notaire à Sligo, suis-je bien chez M. O'Sullivan ?

- Oui, mais M. O'Sullivan est absent pour quelques jours. Puis-je lui faire une commission ? Je suis sa fille.

- Vous êtes donc Aisling O'Sullivan, si je ne me trompe ?

Aisling fut étonnée que quelqu'un dont elle n'avait jamais entendu parler connaisse son identité, ce que sembla percevoir son interlocuteur à l'autre bout du fil.

- Oh, reprit-il, j'ai fait des recherches avant de vous appeler, de longues recherches qui ont duré des semaines entières, d'où mes renseignements. En fait, je suis chargé de vous remettre un coffret, et je veux être absolument sûr de me trouver chez la bonne personne.

- Je suis bien Aisling O'Sullivan, vous ne vous trompez pas. Mais qu'est-ce donc que cette histoire de coffret ?

- Ne vous inquiétez pas, je vais vous expliquer. Ce coffret qui se trouve en ma possession m'a été remis par une vieille dame de Ballina, Mme Doherty...

- Je suis désolée, Maître. J'ai bien peur que vous ne fassiez erreur, nous ne connaissons aucune Mme Doherty, de près ou de loin.

- Je sais, et elle ne vous connaît pas non plus, mais ce qu'elle m'a demandé de vous transmettre se trouvait chez sa mère qui elle-même en a hérité peut-être, et elle a tenu à vous le restituer. Ce coffret appartenait à Mary Wallace...

- Mary Wallace ?

- Elle-même. Vous et votre famille descendez bien de cette lignée ?

- Malheureusement !

- On n'est pas responsable des erreurs de ses ancêtres, Madame O'Sullivan. Quand puis-je venir vous voir ?

- Sommes-nous obligés d'accepter un tel présent ?

- Non, bien sûr, mais pourquoi le refuser ?

Après tout, cet homme avait raison. Pourquoi refuser ?

- D'accord Maître, passez lundi en début d'après-midi.

Mary Wallace était une des raisons, sinon la raison essentielle qui faisait naître chez Aisling un tel sentiment d'animosité envers les Anglais, et bien qu'elle condamnât la lutte que menaient les terroristes de l'IRA depuis des décennies, elle les

haïssait probablement autant qu'eux. Mary Wallace et son mari avaient exploité le peuple d'Irlande au plus fort de la période la plus noire de son histoire, celle de la grande famine de la pomme de terre qui sévit en 1848 ! Et elle, Aisling, appartenait à cette famille, elle en descendait et cela la rendait coupable. Chaque fois qu'elle pensait à cette catastrophe que l'Irlande avait dû affronter en courbant l'échine, et en attendant que le malheur passe tel un ouragan ou un effroyable tremblement de terre, elle imaginait la détresse des gens, entendait les cris des Irlandais affamés sur les routes, voyait les morts dans les fossés ou entassés dans les cales des bateaux en route vers l'Amérique, ces bateaux cercueils qui portaient si bien leur nom, avant d'être débarqués par-dessus bord, et elle savait que ses ancêtres avaient participé à cette tragédie. Qu'on le veuille ou non, le sang des assassins coulait dans ses veines ! Et près de cent cinquante ans plus tard, on lui rappelait encore l'existence de ce couple criminel qui n'avait rien d'autre à offrir à ses descendants qu'un pitoyable coffret, comme s'ils avaient tenu à ce que, coûte que coûte, on ne parvienne pas à les oublier.

L'après-midi se passa et Aisling essaya de penser à autre chose qu'à ce coup de fil. En fin de soirée, elle appela Birdie, le labrador de ses parents, et l'emmena en promenade. Elle évitait de sortir avant la tombée de la nuit, mais comme on en était aux premiers jours de l'été, les journées s'étiraient langoureusement et elle n'aurait pas à craindre un retour précipité sous la seule lumière des lampadaires. Dès qu'il fut dehors, Birdie s'adonna à son passe-temps favori, la chasse aux petits oiseaux qui se posaient sur le trottoir. Il avait toujours fait ça, c'était même la première chose qu'il avait faite dès qu'il avait été en mesure de se tenir sur ses quatre pattes. Aussi, ses maîtres, qui ne l'avaient pas encore baptisé, n'eurent pas à chercher bien longtemps un nom. Il tirait sur sa laisse qui se dévidait sous la pression de ses courses et la poursuite commençait.

En passant devant la maison des Doyle, Aisling aperçut Maureen dans son petit jardin. Cette dernière lui fit signe d'approcher. Les Doyle étaient de bons amis de ses parents mais néanmoins, Aisling aurait préféré éviter cette rencontre. Maureen ne travaillait plus et Ron, son mari, était pilote de ligne pour la compagnie Aer Lingus. Il était rarement à la maison, mais d'ici quelques mois, il serait en mesure de prendre sa retraite et alors, il arrêterait enfin de voyager et coulerait des jours paisibles chez lui, auprès de sa femme.

- Bonjour Aisling, ça fait longtemps que je ne t'ai vue. Enfin les vacances ?

- Ça y est oui, deux bons mois de congés avant de retourner dans le Nord et affronter ces petits monstres.

- Des plans pour les vacances ?

- Non, rien de prévu pour l'instant.

- Comment ça se passe à Belfast ? Il y a si longtemps que nous n'y sommes pas allés.

- Comme on peut le voir à la télévision. Un attentat ici, une bombe là, un jour des catholiques tués par des protestants, le jour d'après des protestants tués par des catholiques, les contrôles d'identité plusieurs fois par jour, les fouilles des voitures, le bourdonnement incessant des hélicos au-dessus des têtes... La vie rêvée, en quelque sorte !

- Quelle misère !

- On s'habitue Maureen.

- Vivement qu'on trouve une solution à cette situation, ça ne peut pas durer éternellement.

- Ça fait quand même une éternité que ça dure.

- Tes parents sont à Londres, chez Seamus ?

- Oui, ils devraient revenir en fin de semaine prochaine.

- Passe-leur le bonjour si tu les as au téléphone.

- Tu peux compter sur moi. À bientôt Maureen.

Birdie tirait sur sa laisse, impatient de reprendre sa marche. L'air du soir était doux et les gens de sortie semblaient apprécier ce moment, car ils savaient que les plus belles journées de l'année étaient là, et ils voulaient en profiter. Après un hiver long, froid et humide, la douceur de ce début de juillet ramenait le sourire sur le visage des gens, comme s'ils récupéraient à ce moment-là un cadeau dont on les avait trop longtemps privés. Les magasins restaient ouverts jusqu'à la nuit et les touristes, quoique peu nombreux encore, erraient de boutique en boutique, lentement. Aisling déboucha d'une de ces rues passantes et traversa Eyre Square. Tout à coup, venant vers elle, une jeune fille de seize ou dix-sept ans, seule, la croisa. Aisling s'arrêta soudain. Elle avait pris peur. Peur pour la jeune fille. Cet instant passé, elle essaya de retrouver ses esprits et se remit en route. Le labrador ne tirait plus sur sa corde ; les gens réunis sur la place empêchaient les oiseaux de se poser.

De retour chez ses parents, Aisling se prépara une tasse de thé et se demanda ce qu'elle pourrait bien faire le lendemain. Elle téléphonerait certainement à Seamus, demanderait des nouvelles et lui parlerait de la visite prochaine du notaire de Sligo. Il transmettrait à ses parents. Puis, elle alla se coucher.

Lundi après-midi, comme convenu, Maître Perry arriva au domicile des parents d'Aisling. Si la jeune femme s'attendait à recevoir un homme bedonnant engoncé dans un costume sombre, traitant là une de ses dernières affaires avant de prendre sa retraite, elle en fut quitte pour ses préjugés. L'homme était grand, mince, séduisant et guère plus âgé qu'elle, mais Aisling n'y prêta aucune attention. Il portait un bermuda et un polo bleus qui l'auraient fait passer pour un touriste, s'il n'avait tenu dans sa main droite un attaché-case, et dans la gauche, le fameux coffret dont il lui avait parlé quelques jours plus tôt. Comme il se présentait et avançait sa main pour serrer celle d'Aisling, cette

dernière recula instinctivement avant de s'excuser et souhaiter la bienvenue à son visiteur.

- Excusez-moi Maître, entrez.

Le notaire passa la porte et suivit Aisling dans le salon. Elle l'installa à la table sur laquelle la famille mangeait lorsque tous ses membres se trouvaient réunis, et lui demanda s'il souhaitait une tasse de thé.

- Volontiers, répondit-il. Je n'ai rien bu depuis que je suis parti de Sligo ce matin, et une bonne tasse de thé sera la bienvenue, je vous remercie.

- Désirez-vous manger quelque chose ?

- Non, je ne veux pas abuser de votre hospitalité, juste une tasse de thé.

Pendant qu'Aisling s'affairait dans la cuisine, le notaire sortit de sa mallette les papiers nécessaires à la transaction qu'il était venu régler, et posa le coffret dessus.

- C'est la première fois, dit-il tandis qu'Aisling revenait dans la pièce, qu'un tel cas se produit. En ce qui me concerne, ajouta-t-il. Retrouver les descendants d'une personne morte depuis plus d'un siècle, et leur remettre un simple coffret... L'intérieur vous révélera certainement des secrets...

- Vous savez, l'interrompit Aisling, vous auriez tout aussi bien pu le garder ou le jeter, ça vous aurait économisé tous ces kilomètres et personne ne vous en aurait voulu.

- Je n'en ai pas le droit. On m'a demandé de vous faire parvenir ce coffret, je ne me pose pas de questions, je fais mon travail. Puis-je savoir, si ce n'est pas trop indiscret, pourquoi vous tenez tant à effacer les marques de votre passé ?

- Vous le savez aussi bien que moi, Maître. Ce n'est un secret pour personne ici. Ne m'avez-vous pas dit au téléphone, l'autre jour, qu'on n'est pas responsable des erreurs de sa famille ?

Vous êtes donc au courant de ce qui s'est passé lors de la grande famine, et de la part qu'y ont prise mes ancêtres, John et Mary Wallace.

- Même si le nom des Wallace est resté tristement célèbre dans les comtés de l'ouest, vous n'êtes pas sans savoir qu'ils n'étaient pas les seuls dans ce cas vous savez, dit Maître Perry pour tenter de la rassurer. Tous les propriétaires terriens de l'époque avaient du sang de leurs fermiers sur les mains, pas seulement les Wallace.

- Cela doit-il les excuser ?

- Bien sûr que non, mais ils ont agi comme les autres.

- Les moutons de Panurge aussi ont agi comme les autres, et pourtant ils étaient dans le faux lorsqu'ils suivirent le mouvement et allèrent se noyer sous les flots. Mais il est inutile de refaire l'histoire, n'est-ce pas ? Que dois-je faire pour acquérir ce coffret ?

- Maître Perry souleva la petite boîte et en sortit une feuille qu'il tendit à Aisling. Lisez-la et signez au bas, ça suffit.

Aisling se saisit du crayon que lui proposa le notaire et apposa sa signature au bas de la feuille.

- Vous m'avez dit que c'est une vieille dame de Ballina qui vous l'a remis, si je ne me trompe. Puis-je avoir son nom ?

- Bien sûr, il s'agit de Mrs Doherty. Je vous laisse ses coordonnées au cas où vous seriez tentée d'entrer en contact avec elle.

Il griffonna sur un bout de papier le nom, l'adresse et le numéro de téléphone de celle dont, quelques jours plus tôt encore, l'existence était totalement inconnue d'Aisling.

- Voilà, je n'ai plus rien à vous dire, je vais vous souhaiter une agréable journée et espérer que ce coffret vous sera précieux. Le thé était excellent.

Il se leva et, précédé d'Aisling, retourna à sa voiture.

- Si je peux à nouveau vous être utile en quoi que ce soit, n'hésitez pas.

Et il lui tendit sa carte.

De retour dans le salon, Aisling débarrassa la table et examina le coffret sans savoir que faire. Sa première réaction fut de le jeter, car elle éprouvait énormément de honte à posséder un objet ayant jadis appartenu à des criminels, mais elle se ravisa. Elle le saisit, le tourna dans tous les sens et remarqua que la serrure qui le fermait avait été bouchée par une espèce de pâte qui avait dû se former avec le temps. Visiblement, ce coffret n'avait jamais été ouvert depuis que son précédent propriétaire l'avait fermé. Aisling remarqua qu'on ne lui avait pas remis la clé du petit coffre, mais cela ne la déranga nullement car elle ne lui aurait probablement pas été d'un grand secours. Elle le secoua et entendit quelques objets bouger à l'intérieur. Elle le reposa alors sur la table et se dirigea vers l'atelier de son père à la recherche de quelques outils. Elle en revint avec une scie qui lui servirait à trancher la partie supérieure du coffret, et peu importe que l'opération comportât certains dégâts. Quelques minutes plus tard, le petit objet de bois privé de son couvercle dévoilait son trésor aux yeux d'Aisling. La jeune femme renversa le coffret, et le contenu atterrit sur la table du salon dans un léger nuage de poussière. Birdie, qui dormait sur un tapis au pied du canapé, fut réveillé par le bruit des objets contre le verre.

- Un héritage, Birdie. Qui nous vient tout droit du dix-neuvième siècle.

Le chien regarda sa maîtresse et se rendormit. L'héritage en question comprenait essentiellement deux choses : une photo représentant un couple que la jeune femme prit pour Mary et John Wallace, et un carnet. La photo, si on en jugeait par les mâts des bateaux qui s'élevaient vers le ciel à l'arrière-plan,